Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 9 (1876)

Artikel: Le secret de Swedenborg

Autor: Roget, Philippe / James, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379211

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SECRET DE SWEDENBORG

PAR

HENRI JAMES [1]

Le déisme, ou la conception d'une déité non impliquée elle-même dans la nature, dans le progrès et dans la destinée de l'homme, est une hypothèse qui a fait son temps dans la science, et que l'instinct religieux répudie de plus en plus. Les deux auteurs de l'*Ecce Homo* et de l'*Ecce Deus* renoncent à maintenir l'infini personnel pour n'admettre que l'infini spirituel, l'infini de caractère. Cependant n'est-ce pas, d'autre part, un symptôme peu réjouissant que la mode nouvelle de prendre sous son patronage l'humanité de Christ en ruinant sa gloire divine? Que les représentants de cette tendance veuillent bien considérer si la seule divinité susceptible d'être reconnue par les hommes d'une manière durable ne doit pas nécessairement revêtir leur propre forme. Pour M. H. James, ce qu'il désire de tout son cœur et de toute son intelligence, ce n'est pas une *divinité du dimanche* mais une *divinité de la semaine*, un Dieu agissant, couvert de poussière et ruisselant de sueur, nettoyant à fond notre existence physique et morale des souillures qu'elle a contractées, en sorte que chacun de nous offre l'effigie vivante de sa perfection incréée. Or il ne découvre aucune révélation claire d'un tel Dieu en dehors de Jésus-Christ.

Quel est le problème fondamental de la philosophie? C'est le problème de la création. Notre existence implique-t-elle ou non un être divin ou infini? Si Dieu est infini, qu'est-ce qui peut ajouter à son être? Dieu ne peut créer que ce qui n'a pas

[1] *The secret of Swedenborg, being an elucidation of his doctrine of the divine natural humanity,* by Henry James. 1 vol. in-8 de xv et 243 pages. Boston 1869.

d'être en soi-même; or ce qui n'a pas d'être ne peut que paraître, et non être. La créature tire tout ce qu'elle a du créateur, mais il lui est essentiel de n'être pas le créateur. Kant applique à ces difficultés la vieille recette de l'idéalisme, parce qu'il n'a pas vu que le caractère phénoménal des choses est attaché seulement à leur être subjectif ou constitutionnel, tandis qu'elles sont infinies ou absolues par leur côté objectif ou créationnel. Admettre une création distinctement surnaturelle est devenu impossible. Si la forme objective des choses est une communication externe qui leur est faite, elle n'est plus leur propre forme, et la nature s'évanouit. Nous avons la conviction irrésistible de notre identité personnelle. Admettre que cette existence morale ou personnelle ait été engendrée du dehors, c'est aller contre la conscience; car comment admettre que ma conscience ou ma subjectivité implique aucune autre personne que moi? La moralité, qui est l'assertion d'une *ipséité* dans l'homme qui soit proportionnée à toutes les réclamations de la nature et de la société à son endroit, la moralité se trouve être essentiellement *athéistique* et destructrice des vieilles maximes d'une création et d'une providence surnaturelle. Ou bien ne reconnaîtra-t-on pas que notre moralité naturelle est dénuée de toute objectivité au delà de l'évolution de la société et de la communauté humaine? Il faut bien prendre son parti de cette vérité, dès qu'on recule devant le criticisme ou qu'on ne veut pas, avec les successeurs de Kant, faire du fini une simple expérience transitoire de l'infini, par laquelle cette grande inconscience parvient à l'*ipséité*.

Rien n'arme mieux l'intelligence contre l'erreur que la connaissance acquise des principes ontologiques de Swedenborg. Son mérite ne consiste pas seulement en ce qu'il ne glace pas, comme le fait Hegel, nos instincts spirituels, mais en ce qu'il éclaire aussi la conscience religieuse et donne à l'intelligence un repos qui lui a manqué à travers l'histoire, un repos aussi naturel, et, par suite, aussi salutaire et aussi doux que le sommeil de l'enfant. Qu'on admire la légèreté de main de Hegel; mais que l'on se rappelle aussi que la plus haute vérité doit être à la portée des esprits ordinaires et inaccessible

seulement aux ambitieux. « La pensée et l'être sont identiques, » nous dit l'idéalisme. Mais comment? La pensée elle-même ne fournit qu'une base très insuffisante à notre activité consciente ; que sera-ce pour notre être inconscient? Hegel n'a cessé de confondre l'être avec l'existence, l'esprit *(spirit)* avec la nature. Il suffit, selon lui, pour saisir l'infini, de faire abstraction du fini. Cela suppose que l'infini n'est rien de positif; et quand cela serait, il ne s'ensuivrait pas que l'infini fût identique avec la pensée pure. La pensée abstraite des choses est inanimée, elle ne saurait leur survivre, pas plus que le corps à l'âme. Mais en fait l'infini est si loin d'être négatif du fini, qu'il est essentiellement créateur et affirmatif à l'égard du fini. L'infini est la seule réalité que recouvre toute apparence finie, et qui par cette apparence se fraie un chemin jusqu'à notre pensée obtuse. Serions-nous plus près de l'infini en nous débarrassant de cet appareil de révélation? Le verre de la lunette a beau n'être pas achromatique, il a beau réfracter la lumière, nous ne gagnerions rien à le briser pour mieux voir. Mais il n'y a aucun antagonisme entre l'infini et le fini si ce n'est pour notre esprit dévoyé. L'infini est ce qui *est* réellement et absolument, le fini est ce qui *paraît* actuellement et d'une manière contingente. L'infini est la substance, le fini l'ombre qui l'atteste.

Swedenborg distingue l'identité phénoménale des choses et leur individualité réelle, l'élément *subjectif* ou *quantifiant* et l'élément objectif ou *qualifiant*. L'ancienne philosophie ignorait cette distinction ; elle confondait l'élément *créationnel* de l'existence, ce qui la fait *être,* avec son élément *constitutif* ou *générationnel,* ce qui la fait *paraître*. Elle ne voyait l'homme que par son côté moral qui le présente comme essentiellement égoïste ou objectif à lui-même, et ne soupçonnait pas les virtualités spirituelles qui montrent en lui l'être essentiellement social ou spontanément subordonné à son prochain[1]. Swedenborg enseigne que la conscience a deux éléments générateurs,

[1] La définition la meilleure et la plus brève de l'existence morale est l'alliance d'un sujet interne et d'un objet externe; pour l'existence spirituelle, c'est l'inverse, l'alliance d'un sujet externe et d'un objet interne.

l'un passif, l'autre actif, que le premier nous met en relation avec la nature, et le second avec Dieu, que le dernier est absolu ou créateur, et le premier phénoménal et constitutif. Au contraire, que fait Kant? Il admet que le moi détermine le non-moi, et par là il nie la création, empêche le créateur d'apparaître; puis M. Mansel vient et découvre dans cette affirmation une nouvelle base pour notre hommage religieux, n'hésitant pas à dire que la seule justification de notre foi en Dieu se trouve dans l'ignorance, non dans la connaissance, ou, ce qui revient au même, dans la crainte, non dans l'amour. Pour Swedenborg, l'existence est *qualifiée* par l'élément absolu ou infini, qui lui permet d'être *individualisée* objectivement, comme *homme*, comme *cheval*, etc., tandis que son élément empirique ou fini le *quantifie*, lui donne un corps phénoménal et lui permet d'être *identifié* subjectivement, comme *Anglais*, comme *cheval de course*, etc. Une statue, par exemple, est rendue infinie par sa forme idéale ou son côté qualitatif; mais en tant que substance matérielle, ou par son côté quantitatif, elle est contingente, finie, infirme. Cette distinction fournit la clef de l'ontologie de Swedenborg, de sa doctrine du Seigneur ou du *Maximus homo*.

Les considérations précédentes étaient peut-être utiles pour préparer à comprendre la doctrine que M. James entreprend d'exposer. Une autre introduction peut se tirer de la vie même de Swedenborg.

Le théosophe suédois se fit plusieurs années avant sa mort le héraut d'un avénement nouveau et divin dans l'humanité. Mais sa mission ne se réclamait d'aucune sanction personnelle ou externe, et ne voulait d'autre garant que la joie de chacun dans la vérité. Longtemps il s'était flatté d'atteindre à la connaissance de l'âme par les méthodes les plus rigoureuses de la science. L'événement qu'il appelle « l'ouverture de sa vue spirituelle » ou la connaissance qu'il acquit du sens spirituel des Ecritures ou de la vérité de l'humanité naturelle divine, mit fin à cette illusion, en lui montrant que le lien entre l'âme et le corps, entre l'esprit et la lettre, est un lien de dépendance purement rationnelle, comme le lien qui existe entre la cause

et l'effet. Dès lors il n'a plus qu'un but : pénétrer le sens spirituel des Ecritures « à l'aide des choses vues et entendues dans le monde spirituel. » Ce sens interne des Ecritures jette un jour nouveau sur l'histoire ; il montre que l'histoire de l'église sur la terre n'a été qu'un symbole. Pour prendre intérêt aux œuvres de Swedenborg, il faut croire avec lui que le royaume de « l'accident, » quelque vaste qu'il soit pour les sens, est absolument sans existence pour la raison émancipée de la sensation, ce qui conduit à chercher pour l'église une destination divine. Reconnaissons aussi que ses écrits, dépourvus de tout agrément, même de toute habileté argumentative, repoussent la curiosité philosophique en suggérant l'idée d'un conflit sans conciliation possible entre notre liberté consciente ou phénoménale et notre sujétion inconsciente ou réelle. Mais qu'on aille au delà de l'apparence, on trouvera simplement que ce que nous appelons nature et qui nous paraît infini dans l'espace et éternel en durée, est en soi-même également vide d'infini et d'éternité. La nature est le produit, dans la sphère des sens, d'un mariage suprasensible entre le créateur et la créature, mariage dans lequel l'harmonie croît et progresse continuellement.

Selon Swedenborg, la création n'est pas un mouvement simple, mais un mouvement composé, ayant pour fin de donner à la créature une existence subjective ou consciente, en même temps que l'être objectif ou inconscient. La vérité de la création dépend d'une autre vérité, celle de l'identité de la créature. Notre existence subjective ou notre identité constitutionnelle est aussi indispensable à notre individualité objective, soit à notre être en Dieu, que le marbre à la statue ou la mère à l'enfant. Pratiquement, la création est un *processus* formateur ou rédempteur , manifestant une infusion et un anéantissement de la substance créatrice au sein de la forme créée, et devant aboutir à la transfiguration finale de cette dernière, rendue capable de toute la perfection divine. Notre création naturelle, sans la rédemption naturelle subséquente, serait une grande tache sur le nom divin. L'inimitié entre le créateur et la créature doit persister jusqu'à ce que la dernière réagisse contre elle-même. C'est l'homme *mâle* et *femelle,*

homo et *vir [sic]*, qui constituent le mécanisme de cette rédemption, le premier représentant l'élément universel ou créé, le second l'élément individuel et créateur, et leur union réalisant la société humaine, soit la communion par laquelle s'achève la rédemption de notre nature. C'est en cela que consiste la résurrection divine dans notre chair, résurrection qui qui nous relie, non plus négativement par un renversement d'image, mais positivement et par une imitation directe, avec la puissance, la paix et l'innocence infinies. Jusqu'à présent, l'erreur d'une certaine philosophie a été d'accepter comme définitives et absolues les données de la conscience morale. C'est le contraire de ce qu'enseigne la révélation. L'ange se dépouillerait volontiers du moi, s'il le pouvait ; il rapporte généralement au Seigneur le bien qu'il sent en lui, et il attribue le mal à un alliage pernicieux. Quiconque respire l'atmosphère céleste est dégagé des liens qui l'attachent au fini, et associé activement avec la puissance et l'amour infinis.

D'où vient que l'amour créateur revêt nécessairement à nos yeux l'aspect de la crucifixion ? C'est que, étant des existences réelles, nous sommes des formes de l'égoïsme, et que l'égoïsme ne peut reconnaître le pur amour que sous la forme de l'opposition à soi-même, ou de la négation du moi. La nature est le mouvement descendant de la vie divine à l'homme, l'histoire est une vie ascendante. La première est centrifuge, la seconde centripète. L'une et l'autre, que sont-elles ? De simples portiques du monde spirituel, la nature réfléchissant, pour notre intelligence spirituelle ou cultivée, cette intime absorption de l'infini par le fini qui est nécessaire pour que le fini se revête extérieurement d'un lustre infini. Quant aux philosophies qui essaient d'édifier une doctrine de l'être sur l'absoluité prétendue de la nature et de l'histoire, elles ne méritent pas un instant d'attention. Il s'en faut de beaucoup que la création naturelle fasse de nous spirituellement des fils de Dieu ; nous ne le deviendrons qu'à la condition d'être rachetés de notre propre nature. C'est ce qui explique dans l'homme l'antagonisme de la vie publique et de la vie privée, à la conciliation duquel tend notre rédemption ou notre destinée sociale.

L'histoire se résume dans l'existence terrestre de l'église, laquelle, spirituellement considérée, figure la purification de la nature humaine par la puissance divine. Dès le principe, l'amour de soi et l'amour du monde sont l'objet d'une consécration religieuse ; n'est-ce pas en effet de ces affections que jaillissent comme d'une terre bénie l'amour de la bonté et l'amour de la vérité qui unissent spirituellement l'homme à Dieu? Jamais Dieu ne querelle sa créature pour ses défectuosités morales; il s'en accommode comme de la seule chose qui puisse la porter à recourir à sa miséricorde spirituelle. Le ciel et l'enfer révèlent dans le créateur un amour infini, et ne peuvent être que des incidents, des échelons à franchir. Son amour ou sa miséricorde implique le salut du genre humain tout entier, arraché par lui à sa détresse spirituelle; et, s'il a quelque compte à démêler, c'est uniquement avec ceux qui sont réputés riches ou justes, et qui réclament pour eux-mêmes le bénéfice de sa miséricorde. Avec la séparation des bons et des méchants la conscience unitaire de l'espèce est impossible. Si le ciel et l'enfer réfléchissent un décret divin réel, il est impossible que l'homme ne répugne pas à la conception sociale de la destinée humaine. La conclusion tirée par Swedenborg d'un commerce entretenu sans interruption pendant un quart de siècle avec l'esprit angélique et l'esprit diabolique, c'est qu'en eux-mêmes ou absolument ces esprits sont semblables.

Ainsi le ciel et l'enfer ont pour condition d'existence une église terrestre, qui, extérieurement, fait profession de l'amour de Dieu et du prochain, et qui, intérieurement, s'aime elle-même et aime le monde. Le diable est l'homme dans lequel la religion rituelle ou la conscience *ecclésiastique* existe au plus haut degré, l'ange est l'homme dans lequel elle est réduite à la plus faible expression. De nombreux passages établissent que Swedenborg ne reconnaissait aucun mérite ou démérite, ni chez l'homme, ni en aucun autre esprit.

Ce qui précède accentue l'insuffisance de l'hypothèse morale, soit de l'hypothèse de notre indépendance ou de notre absoluité personnelle, pour rendre compte de l'existence. Selon Swedenborg cette hypothèse est rejetée par chaque intelli-

gence dans la proportion de sa pénétration. Le ciel et l'enfer, envisagés comme issues opposées de la destinée humaine, sont tout à fait inconcevables, à moins qu'on ne voie dans la nature la sphère de l'être ou de la substance, et non le domaine de l'apparence ou de l'ombre. Mais Swedenborg dénie absolument la substantialité à la nature; et par conséquent l'alternative *ciel ou enfer*, à laquelle aboutit la nature, n'est à ses yeux qu'une révélation servile de la vérité, discréditée jusqu'à ce jour, ou plutôt non encore soupçonnée, de l'humanité naturelle de Dieu. La création ne peut aucunement se passer de la révélation, l'existence spirituelle a pour condition une révélation plénière du nom créateur dans la nature créée.

Que signifie proprement *révélation ?* La révélation diffère de l'information en ce que la connaissance qui en fait l'objet est en dehors du domaine légitime de la science. Elle découvre qu'il y a dans l'homme une vie plus haute que la vie morale, relevant de la volonté. De fait, un Dieu non révélé cesse d'être un Dieu pour l'intelligence humaine. Dans la création, l'activité est tout entière du côté du créateur, et la créature n'est que passive, d'où résulte pour la créature l'impossibilité de connaître le créateur. Toute connaissance de Dieu directe ou immédiate nous est donc interdite à moins qu'elle ne se base sur une connaissance médiate préalable. La démonstration de cette vérité se trouve dans les limites de la connaissance. La connaissance a besoin d'une base d'expérience sensible, et pour que Dieu pût être conçu immédiatement, il faudrait qu'il nous fût extérieur, par conséquent inférieur à notre esprit.

La vraie révélation supposerait l'accomplissement de notre destinée terrestre. Jusqu'à ce que ce postulat soit réalisé, la méthode de la révélation doit être extrêmement graduelle, commençant à la famille et finissant à l'unité de l'espèce. Une forme temporaire ou provisoire de cette unité du genre humain est offerte par la société conventionnelle nommée église. L'église, en tant qu'économie visible ou rituelle, n'a jamais eu une valeur réelle. Sa valeur a été uniquement représentative , et dans la phase actuelle elle est tristement en arrière du monde en fait d'intelligence spirituelle. Cependant elle a eu son

utilité inappréciable : elle a entretenu chez les hommes l'inquiétude en ce qui concerne Dieu ; elle a ainsi préparé la voie à l'entier accomplissement de l'œuvre de Dieu dans notre nature, qui est l'évolution tendant à fondre dans l'unité souveraine toutes les oppositions de la nature humaine et à couvrir la terre de la gloire de Dieu comme les eaux couvrent le lit de l'océan. L'église « technique » n'est donc sur la terre qu'un *témoin* de la présence créatrice de Dieu dans l'humanité, elle ne constitue pas elle-même cette présence. Swedenborg n'a pas affaire aux membres qui la composent, mais seulement à l'esprit injuste dont elle est animée.

Notre vie est double, et l'élément subjectif est en droit, sinon de fait, subordonné à l'élément objectif. Mais on sait par expérience que la créature renverse cet ordre et préfère les biens naturels aux biens spirituels. La fin de la civilisation, la fin du progrès et de l'éducation de l'espèce, c'est de rétablir sur ce point l'harmonie entre la pensée de l'homme et la pensée de Dieu. Mais le progrès suppose l'aveu du mal et de l'erreur. La mission propre de l'église était d'exalter les hommes spirituellement en les humiliant naturellement, ou de leur inspirer le mépris des accidents tenant à la naissance, au caractère ou au génie qui donnent aux uns une supériorité adventice sur les autres. Seulement, au lieu d'accomplir cette tâche, l'église a remplacé l'orgueil naturel du cœur humain par un orgueil religieux ou spirituel bien plus pernicieux. Toutefois, quelques étincelles de vie spirituelle ont persisté ; elles ont brillé jusque sous la forme judaïque de l'église. Quant au christianisme, il n'est pas autre chose que la proclamation formelle de l'abolition de la religion envisagée comme cérémonial et de sa résurrection en tant qu'elle est vie. A la justice personnelle, légale et littérale, Christ a substitué la justice spirituelle, celle qui consiste à se sentir l'égal et l'associé de chaque homme. Sans doute la fraternité des temps apostoliques n'a été qu'une effusion dans la sphère du sentiment et n'a eu ni une valeur philosophique précise, ni une portée pratique permanente. Assurément l'église chrétienne prétend être fondée sur la justice la plus stricte et se rendre obligatoire aux hommes : elle

est une économie universelle. Dès lors, nulle manifestation passée, présente ou à venir de l'église, sous une forme charnelle ou rituelle, ne saurait prétendre à être rien de plus qu'une matrice de ce produit spirituel.

La révélation est-elle absolue ou seulement relative aux facultés humaines? L'esprit humain, soit l'ordre naturel et historique, n'est lui-même qu'un *processus* révélateur du nom créateur, et nos « révélations » techniques ne font que développer, pour ainsi dire, la haute signification de la nature et de l'histoire. La nature et l'histoire n'ont aucune valeur en elles-mêmes, ou en tant qu'elles reposeraient sur des fondements indépendants ; leur unique fonction est de fournir un théâtre à la révélation que Dieu accomplit lui-même dans l'humanité. La nature est l'enveloppe du monde spirituel comme le gant l'est de la main, et c'est ce monde spirituel qui motive son existence. L'histoire n'a de raison d'être qu'en tant qu'elle est la pépinière où germent et croissent la vérité et la bonté spirituelles. Pareillement, les prétendues « révélations divines » antérieures à Christ sont des tentatives faites par l'homme pour dérober le cœur mystique de la nature, pour se mettre d'accord avec le grand secret de l'histoire.

Cette vue assure à Swedenborg un avantage intellectuel inappréciable sur le croyant ou sur le rationaliste ordinaire lorsqu'il vient à expliquer l'origine de l'église. Quelle est en effet la mission de cette dernière? C'est de purifier la terre de ses faux dieux. Et comment la remplit-elle? En donnant d'abord une quasi consécration à ces instincts inférieurs, puis en les fléchissant et les façonnant pour des fins plus relevées. La forme la plus grossière de l'institution est l'antagonisme d'une race à l'égard du reste de l'humanité, fondé sur l'identification de la semence divine avec Abraham et sa descendance charnelle. Dans le christianisme, cet aspect de l'église est renversé, les juifs étant dépossédés et les gentils mis en possession. La raison de ce changement est manifeste : c'est que les juifs, grâce à la possession charnelle de la loi, s'étaient éloignés plus que toute autre nation de la justice de la loi.

Abordons maintenant la philosophie de l'instinct religieux.

La vie religieuse, dès qu'elle est plus qu'un simple ornement spirituel de l'existence, est un effort sincère pour réconcilier la sainteté divine avec l'égoïsme et la mondanité de l'adorateur. Aussi n'a-t-elle d'autre fruit que des remords de conscience, parce que le plan divin est d'épuiser l'égoïsme et la mondanité comme facteurs de la nature humaine, en dotant l'homme d'une conscience exclusivement sociale et esthétique ou productive. Rappelons-nous que la moralité n'est pas une qualité individuelle, mais une qualité générique, qu'elle est le signe de la nature humaine, la chose que l'homme a en commun avec autrui, et non pas ce qui l'en distingue. Il en résulte que le sujet moral doit désavouer toute qualification spirituelle qui le différencierait de son espèce. Puisque, dans la moralité, l'élément individuel est dépendant de l'élément universel ou de la nature cosmique, la moralité est opposée à la spiritualité. Notre régénération naturelle exige le mariage de ces deux éléments de l'individuel et de l'universel, du *vir* et de l'*homo*, par lequel le premier est élevé à la première place, et le second déprimé. L'église n'est qu'un crible ou un van séparant le grain et la balle. Elle s'incorpore les caractères les plus égoïstes, les plus despotiques, les plus mondains, et, en réagissant contre ces influences, elle arrive à s'identifier de plus en plus avec les desseins de Dieu sur l'humanité tout entière. Le ciel et l'enfer ne sont, pour Swedenborg, que les *processus*, fortement contrastés, de nutrition et de déperdition, qui tendent à former le *maximus homo* ou l'homme parfait, et sont ainsi dans une corrélation exacte avec les états successifs de l'église sur la terre. Dans l'humanité naturelle divine, le bien et le mal ne sont plus réputés irréconciliables, l'antagonisme du ciel et de l'enfer n'est que subjectif, leur harmonie objective est assurée aussitôt que le mauvais principe de l'amour de soi est réconcilié avec le bon principe de la charité.

Comment s'opère la transition de l'église rituelle à l'église réelle? Se rencontrerait-il un homme capable de se dégager des limites morales héréditaires et de s'unir à l'infini par une absorption consciente ? La chose est difficile à se figurer dans l'hypothèse vulgaire qui pose le domaine de la nature

comme *essentiellement* objectif à l'homme, et met des bornes infranchissables à son expérience soit sensible, soit intellectuelle; mais cette hypothèse d'une opposition inconciliable entre la science et la foi est précisément ce qui nous condamne à l'ignorance spirituelle, précisément ce que Swedenborg veut renverser.

Considérées à la lumière des révélations de Swedenborg, comment se présentent nos controverses actuelles? Toutes ont pour point de départ la reconnaissance tacite de l'absoluité de la nature, tandis que Swedenborg en fait le simple enveloppement de l'homme. La vie de l'homme dans la nature n'est qu'une apparence. Notre conscience morale, en tant qu'elle nous sépare de notre espèce, n'est qu'une illusion; l'homme ou l'existence morale est le point culminant de la nature. Les différences morales entre les hommes ne sont pas l'indice de différences spirituelles correspondantes. La moralité distingue l'homme de la brute et l'identifie avec son semblable. Ainsi la dignité qu'elle confère ne revient pas au sujet individuel, mais à sa nature. Son office est de fonder le sentiment de solidarité et de communauté entre les hommes et de mettre ainsi la race en état d'accomplir sa destinée sociale. Ce sentiment d'affection pour l'espèce est inconnu à l'animal. Il en est de même de l'adoration, qui seule élève l'homme au-dessus de lui-même [1]. Notre destinée sociale ou l'union de la nature humaine et de la nature divine est attachée à cette condition que l'élément universel de l'existence devienne secondaire et se subordonne à l'élément individuel.

Les principes de Swedenborg excluent la possibilité du miracle en ce sens qu'il implique une violation des lois de la nature. Notre ignorance seule engendre l'hypothèse du miracle

[1] Sans doute le chien montre souvent un attachement extrême à son maître; mais cela tient à une qualité *canine* dans le maître, non à une qualité *humaine* dans le chien. Le chien se sert et s'aime *lui-même* dans le maître; il sent, non par l'intelligence, mais instinctivement, combien ce dévouement non raisonné au maître flatte agréablement l'orgueil de celui-ci, combien son amour-propre est charmé d'être mis à part de ses semblables, et de recevoir des hommages où sa valeur humaine ou sociale n'est point prise en considération, mais uniquement sa valeur absolue

ainsi compris. La naissance de Christ, par exemple, n'est rien autre que l'événement normal de l'histoire, l'efflorescence spontanée de la nature, d'une nature, il est vrai, si grande et si universelle que ni la science expérimentale ni la foi superstitieuse ne s'en font une idée exacte. La loi créatrice est que notre identité subjective ou naturelle est, au sens rigoureux du mot, une communication, une transmission divine. Notre vie consciente ou subjective n'est qu'une appropriation de la vie objective ou inconsciente que nous avons en Dieu. L'univers visible n'est pas la création véritable ou spirituelle, mais seulement une image vivante ou un calque à l'usage d'une intelligence organisée sur la base des sens. A ce point de vue, la controverse entre M. Mansel et Stuart Mill paraît sans objet réel, puisque l'existence réelle ne peut être discernée par les sens, et que la croyance, le doute ou l'ignorance importent peu à propos de choses dont les sens sont seuls à nous informer. Tandis que les deux antagonistes font de la nature le terme où s'arrête l'acte divin, Swedenborg en fait le simple point de départ de l'énergie créatrice.

Reconnaissons donc l'opposition fondamentale qui existe entre ces deux Anglais et le penseur suédois. Ils admettent d'emblée que la nature est une œuvre substantielle de Dieu, achevée dans l'espace et dans le temps et qui est en conséquence sa propre raison d'être ; lui, au contraire, ne voit dans la nature qu'une manifestation purement phénoménale, une œuvre spirituelle de Dieu s'accomplissant dans le royaume de l'esprit et néanmoins mise à la portée de nos sens. Swedenborg refuse à la nature une signification ontologique. La création est l'hymen entre le créateur et la créature. La nature et l'histoire ont l'existence, mais non l'être ; la nature exprime l'aspect sub-

ou personnelle. Ainsi le chien n'aime et ne sert nullement son maître dans la mesure où celui-ci est homme, mais seulement dans la mesure où il est chien. Prenez un homme que la culture a élevé au-dessus de son *cynicisme* originel, de sa conscience purement minérale, végétale et animale, il ne se rencontrera pas de chien pour s'attacher à lui, et cela pour la simple raison qu'il ne trouvera pas qu'il reste assez de la qualité canine dans un tel maître pour encourager et récompenser son attachement.

jectif ou la descente du créateur, et l'histoire, l'aspect objectif, ou l'ascension graduelle de la créature. Les deux mouvements sont dans un rapport hiérarchique, comme l'époux et l'épouse, et le fruit de cette union est la grande vérité pratique de l'humanité naturelle divine.

Aucune objection véritablement philosophique ne saurait être faite aux livres de Swedenborg; tout au plus lui peut-on opposer des faits ou des arguments tirés des sciences naturelles. Pour les sens et pour l'imagination rien de plus étrange que les prétentions d'une personnalité aussi dépourvue d'ostentation que le Christ. Mais ce jugement est faux, car la nature n'est point la mesure des ressources créatrices. Il n'existe pas de substance universelle naturelle, mais seulement une substance universelle spirituelle, Dieu le créateur, et il n'existe pas de forme spirituelle individuelle, mais seulement une forme naturelle individuelle, l'homme la créature. Mais ces deux principes ont beau ne faire qu'un dans la création; pour la conscience ils sont distincts et opposés, car la conscience repose sur les sens dont l'action est analysante et dissolvante, et qui convertissent la création en une expansion toute mécanique dans l'espace et dans le temps. Pour la pensée créée, ce qu'il y a de plus grand c'est le créateur, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus petit spirituellement, ce qui n'a aucune valeur pour la pensée créatrice. Dieu est l'amour infini, il se donne intégralement, et l'amour créateur doit ou renier son essence infinie ou se convertir en l'amour fini qui anime la créature. C'est ainsi que se trouve placé dans la créature le point de départ d'une réaction libre et spirituelle vers le bien incréé. La création est la servante de la rédemption, et l'église est le symbole de cette relation; mais il manque à l'église l'intelligence de sa nature et de sa mission; elle n'a cessé de s'identifier avec l'égoïsme et la cupidité de l'homme, et par sa persistance à postuler une sanction divine de ces funestes mobiles, elle finit par provoquer au sein du siècle une réaction spirituelle vers Dieu, qui est aussi notre régénération spirituelle.

Considérons maintenant la valeur philosophique de notre thèse. La vérité de la création veut que le créateur soit tout

dans la créature, et que la créature ne soit rien en elle-même. Pour qu'il en soit autrement, pour que la créature arrive à la conscience, il faut que le créateur se dérobe, s'efface et laisse apparaître la créature seule. Si donc Dieu crée l'*homo*, il se borne à engendrer le *vir*. Le premier est inconscient, comme chaque fait l'atteste ; le second est conscient, et c'est de lui que relèvent tous les événements, tous les résultats de l'expérience. Les conditions de ma conscience, c'est que je sois à la fois objectif et subjectif, identique à tout ce qui existe et séparé de tout ce qui est autre chose. Ensuite la conscience implique l'égalité du sujet et de l'objet. Swedenborg le premier a dit que le *vir* ou homme moral est divinement engendré de l'*homo*, ou homme physique. *En tant qu'homme*, l'homme n'existe pas pour les sens, mais seulement pour la conscience. Le monde moral implique le physique, il est déroulé par lui, comme la forme l'est par la substance. Swedenborg dit plus encore : il affirme que l'élément générique ou identique de toute existence est phénoménal ou illusoire, et que l'élément spécifique ou individuel est réel. La rose en tant que plante est identique à toute la vie végétative ; mais en tant que rose, elle n'est qu'elle-même, par son alliance avec la conscience humaine de la structure de laquelle elle fait partie intégrante. Le *vir* étant une éclosion de l'esprit divin à travers l'*homo*, il s'opère un renversement, et ce qui a la primauté dans l'*homo* ou la substance, occupera la dernière place dans le *vir*, et ce qui vient au dernier rang dans l'*homo*, le principe individuel, sera la chose principale dans le *vir*.

Selon quelle méthode le *vir* est-il engendré de l'*homo* par le pouvoir divin ? Précisons la situation logique où la question prend naissance. Créer, c'est donner l'être. Il nous est facile d'entendre la création comme le don d'une forme visible ou comme *qualifiant* l'existence. Quant au don de la substance invisible, ou à la *quantification*, nous sommes enclins à l'attribuer à une certaine entité métaphysique que nous nommons nature. Il faut réagir contre cette propension de notre esprit. L'activité créatrice se renferme dans les éléments connus de l'existence, et l'existence morale ne peut être créée. Il en ré-

sulte que la sphère de l'action créatrice de Dieu, à parler exactement, est identique au domaine physique. Le créateur, pour rester distinct de sa créature, lui confère l'universalité sans l'individualité. Ainsi l'*homo* divinement créé est, en vertu de sa propre nature, un chaos, une image morte et inerte de la perfection créatrice. Son activité sera tout instinctive et fatale. Adam ne s'ouvre à la conscience de soi que lors de la fermentation divine qui aboutit à sa conscience morale. Le récit de la Genèse sur Adam et Eve exprime cette vérité, que Dieu crée l'*homo*, mais qu'il engendre le *vir*. Nous y voyons Adam rester impuissant et faible jusqu'au moment où il est vivifié par Eve.

Encore une fois, comment le *vir* ou l'homme moral naît-il de l'*homo* ou de l'homme physique? C'est par le moyen de la conscience, qui conseille de n'aspirer qu'à la connaissance infinie. L'arbre de la science du bien et du mal représente l'expérience, l'arbre de la vie figure la révélation. La défense de toucher au premier s'adresse au seul Adam, c'est-à-dire que la conscience n'a rapport qu'à l'*homo*. La conscience est l'esprit de Dieu dans la nature créée, cherchant à devenir le propre esprit de la créature. Nous voyons d'ailleurs que le moi ou l'idée morale a une valeur purement constitutionnelle et nullement *causale* dans l'évolution de la création. Ainsi la conscience est le point de transition cherché entre l'existence physique et l'existence morale.

Séparé de Dieu par la nature, l'homme réellement croyant cherche à s'unir de nouveau à lui par la vertu, mais c'est en vain. La conscience est un miroir où toute l'imperfection inhérente à la nature inconsciente de la créature *émerge* ou se reproduit dans son moi concret, et où toute la perfection inhérente à sa source créatrice est *immergée*, c'est-à-dire obscurcie, si ce n'est oblitérée.

La conscience n'est pas, comme on la définit souvent, une révélation divine adressée à l'intelligence ; elle n'est que l'affirmation de l'opposition entre le bien et le mal. Elle est plus profondément implantée que l'intelligence, que le cœur, que tout ce qui a nom *moi*. Elle est en état d'inimitié contre notre justice morale ou finie, ayant pour mission de dresser au-

dessus de nous le tribunal d'une justice spirituelle ou infinie. C'est tordre l'esprit de la loi que de lui supposer l'intention de consacrer ma cupidité personnelle à l'endroit de Dieu, ou de sanctionner la séparation que j'espère établir devant lui entre moi et d'autres hommes. La conscience est la marque de la nature humaine en général.

Maintenant d'où vient que la conscience soit ainsi odeur de mort? et pourquoi ce conflit entre la vie en nous-mêmes et la vie en Dieu? La raison en est dans l'importance sociale de la conscience. Ma relation spirituelle avec Dieu implique, à titre d'incident, ma relation avec mon espèce ou avec ma nature, et il faut que cette dernière relation obtienne ce qui lui est dû, avant que la première se déclare satisfaite. La conscience redresse la notion, rendue plausible par la sensation, qui fait disparaître l'amour créateur, elle réconcilie Dieu et l'homme, l'infini et le fini, l'esprit et la chair.

M. James raconte qu'avant l'époque où il prit connaissance des *audita et visa* de Swedenborg, il cultivait surtout sa propre bonne volonté, ce qui ne dissipait pas l'effroi qu'il s'inspirait à lui-même. C'est le théosophe suédois qui lui montra que l'empire de la loi, de la conscience, de la religion, doit faire place à la vérité chrétienne, à la vérité de l'humanité naturelle de Dieu. Etre réconcilié de cœur avec l'état ou plutôt le chaos social dont nous sommes spectateurs, c'est encourir la damnation spirituelle: et cependant telles étaient les dispositions de notre auteur. L'église répondait à ses angoisses que la joie procurée par la vérité ne lui était spirituellement d'aucune utilité s'il n'y joignait un respect scrupuleux de l'opinion publique tenue pour sainte. Heureusement la vérité révélée lui inspira le courage d'obéir à ses propres instincts intellectuels régénérés, en jetant l'église par-dessus bord, en abandonnant au diable *(demitting to the devil)* tout souci de son caractère religieux, en désavouant toute espérance personnelle, relativement à Dieu, qui ne serait pas uniquement fondée sur l'amour de toute l'espèce indistinctement. La lettre du christianisme lui avait permis d'ignorer les principes de l'administration spirituelle du monde. Il ne soupçonnait pas que le Christ dût avoir sur la terre un

avénement tout à fait nouveau et définitif, parce qu'il serait spirituel.

Qu'a fait l'église dans le cours de l'histoire ? Elle a représenté les instincts de l'esprit purement naturel, du cœur irrégénéré dans ses rapports avec Dieu. Elle n'a donc qu'une valeur négative, une sainteté représentative, elle a rendu le service de dégoûter et de lasser les esprits de la notion d'une force divine séparée du monde, oisive, nonchalante, sans relation avec autrui. Les conditions où le déisme place Dieu relativement à nous, créent à la fois une telle proximité générique et un tel éloignement spécifique qu'elles constituent un point de départ excellent pour n'importe quel commerce spirituel subséquent entre Dieu et nous. Mais le déisme n'a pas d'autre justification que celle-là. La perfection de Dieu n'a aucun rapport avec la lettre, elle est toute spirituelle ou créatrice, et sa vertu infinie consiste dans l'abandon qu'il fait volontairement de lui-même à tout ce qui n'est pas lui ; il n'a d'autre titre à produire pour régner sur les cœurs que l'excellence de son nom créateur et rédempteur.

La loi de toute existence spirituelle est que le faire détermine l'être. Mais une disposition invétérée nous pousse à renverser cette loi, et c'est ce qui nous fait dire que le créateur limite ou qualifie la créature. C'est au contraire mon individualité objective qui seule me qualifie, qui me donne l'individualité spirituelle. Dans une statue, cette individualité est l'œuvre du sculpteur ; dans la créature, il existe un moi donné par le créateur. Seulement cette forme de vie consciente, la créature ne la possède que parce que le créateur, sa substance, se masque lui-même sous ce que nous appelons la nature. Mais la nature envisagée comme existant absolument est une superstition ou un grossier artifice de notre ignorance en ce qui concerne Dieu. Nous nous figurons Dieu comme étant *essentiellement* créateur, tandis qu'il ne l'est qu'*existentiellement*. C'est le créateur qui nous donne une apparence subjective ou une constitution phénoménale, à cette seule fin que, nous semblant exister absolument à nous-mêmes, nous puissions lui donner ensuite l'existence formelle ou la réalité objective.

Il n'y a qu'un être objectif pour l'esprit divin, c'est l'homme ; la nature est une image morte. En dehors de la conscience des hommes il n'existe pas une nature humaine ; cette nature ne peut être constituée d'une manière vivante ou spirituelle, tant que les éléments jumeaux de notre conscience , le moi et le prochain, le plaisir et le devoir, les intérêts et les principes, n'ont pas été libérés de leur antagonisme et réconciliés ou unis dans une société, une communauté, une fraternité objective existant d'homme à homme sur la terre. Tous nos penseurs s'accordent pour donner l'être à la nature, et non pas seulement l'apparence ; ils ne voient pas que Dieu seul constitue la vie présente, l'être actuel ou identique de tout ce que nos yeux contemplent. En vérité ce que nous appelons nature est tout au plus un préjugé, une induction erronée de l'entendement, qui, ignorant les lois de l'être spirituel, cherche à se procurer une raison commune, à inventer un lieu ou un fondement identique de toute existence. Les expressions « l'ordre de la nature, les lois de la nature, » ne peuvent désigner que la sujétion constante de la nature à l'esprit.

C'est pourtant cette superstition, cette imbécillité non soupçonnée de notre savoir naturel, qui constitue l'obstacle principal à la pensée philosophique ou au progrès intellectuel de la société. Qu'on suppose une existence générique ou universelle qui soit le fond réel et absolu des formes individuelles , toute existence divine et spirituelle est exclue *ipso facto*. D'après Swedenborg *le diable* est persuadé de l'universalité réelle de la nature, tandis que *l'ange* ne lui attribue que l'existence logique.

Le secret de la philosophie de Swedenborg est donc que la nature fournit à l'esprit un appui ou une base logique pour s'approcher de Dieu. Il nie la commune affirmation de notre foi technique et de notre science théologique, la réalité de la nature. L'idéalisme, qui veut que toute chose visible soit engagée à une essence ou subjectivité invisible , est de la philosophie retournée ; c'est l'apothéose de la forme du moi, ayant pour effet de se débarrasser à jamais d'une création actuelle ou vivante. C'est la confirmation réfléchie d'une hallucination

instinctive, de l'appropriation du bien ou du mal que nous pratiquons à l'égard de nous-mêmes. Au contraire la philosophie n'a sur la terre qu'une seule mission honnête, c'est de démontrer la vérité spirituelle ou permanente de la création, en montrant qu'aucune réalité objective ou spirituelle n'est intéressée à ce que nous sommes. L'idéalisme confère l'infini au moi, et abolit ainsi la création. La vraie philosophie sait que la création ne peut être sauvegardée que si la créature peut réclamer en elle-même une vie réelle ou inconsciente et absolue. L'amour créateur est infini, prêt à satisfaire à tous les désirs de la créature ; mais la première condition à remplir pour la béatitude de la créature est qu'elle existe en elle-même, qu'elle jouisse de son moi phénoménal ou de sa liberté, et qu'elle se sente étrangère au créateur. L'absorption dans l'infini n'a son prix que pour celui qui a passé par le fini et par la conscience.

On doit se garder de confondre la philosophie avec la science ou d'identifier notre être spirituel avec notre existence morale naturelle. Je suis individualisé d'une manière inconsciente par une chimie interne très subtile, qui convertit l'apparence luxuriante de vie morale qui est en moi en une preuve ou attestation d'une profonde mort spirituelle. Pour être inconsciente, cette individualité régénérée n'en est que plus réelle, et le domaine de la non-réalité est le domaine du *moi*. Ainsi la philosophie est la science qui n'est plus contrôlée par les sens, mais éclairée par la révélation ; elle est d'un côté ce qui élève l'homme au-dessus de lui-même et le relie éternellement à Dieu, de l'autre ce qui l'immerge éternellement en lui-même, faisant de lui l'instrument misérable et indigne de la nature et de la convention.

PHILIPPE ROGET.